points ceux qui chez nous ou ailleurs luttent pour elle — leurs moyens offensent et offusquent parfois ma propre manière de voir — mais c'est parce que je pense que du train dont travaille la IIe Internationale, on n'arrivera jamais au communisme.

«Mon idéal est le moyen terme: réaliser ce que demande la IIIe Internationale, mais cela par une évolution *plus rapide* que ne le prévoient les adhérents de la IIe Internationale, moins brutale que ne le veulent certains adeptes de la IIIe. Avant tout, le grand problème me semble devoir se résoudre par l'instruction des masses. . .

« . . . Pour que le mouvement esquissé en Russie se propage vite et pour le bien de la société dans nos pays également, il faut que tous les socialistes se prennent la chose à coeur et guident l'action de façon à éviter la révolution — toujours néfaste, souvent peu stable — préparent une rapide et décisive évolution: Vous voyez que je suis beaucoup moins révolutionnaire que vous ne le pensez.»

Dans sa lettre du 2. 2. 1920, Thorn cherche à faire le point: «Je crois à votre enthousiasme facile, trop facile parfois. Vous vous laissez guider par la raison du coeur au lieu d'en appeler parfois à la raison du cerveau. C'est ce qui explique notre divergence de vues lors de notre période révolutionnaire et notre désaccord actuel.» Et en abordant le fond de leurs divergences qui n'ont pas été élucidées au Congrès socialiste d'Eischen qui, lui non plus, n'a donné satisfaction à Thorn, celui-ci conclut:

«Dans un parti politique il faut une tactique unique qui doit être respectée de tous. Si l'unité n'est pas possible dans les questions de tactique, mieux vaut se séparer loyalement que de se combattre à l'intérieur du même parti. Je préfère aller du côté de Welter et de ses amis qu'avec ceux qui ont lu une demi-douzaine de brochures bolchevistes — je ne vous vise pas, je vous l'assure — et qui . . . s'avisent de discuter sur la deuxième ou la troisième Internationale et croient devoir prêcher la révolution dans un pays, que ses limites géographiques n'ont pas prédestiné à ce rôle. Or comme président du P.S.L. je dois ménager tout le monde . . . Je sens ces petites trac-tations mieux que vous citoyenne et pour les contre-carrer j'entends recouvrer ma liberté d'action.»

Un «Briefkasten» paru au numéro du 2. 2. 1920 de la «Soziale Republik», et que Marguerite Mongenast trouve «perfide», lui confirme qu'il se joue derrière son dos un jeu d'intrigues dont elle tient à savoir le fin mot. A sa lettre adressée le même jour à Joseph Thorn, celui-ci répond le lendemain: «Personne ne songe à protester, pas même ceux qui sont directement mis en cause par l'auteur des articles visés. Je m'avise de me défendre, bien anodinement, en donnant à l'incident la place et l'importance qu'il mérite: c'est un crime de lèse-socialisme, sans doute, que je commets à nouveau et la douce ironie que j'y ai mise, est interprétée contre moi. Ne discutons plus. Convoquez le Comité-Directeur . . . avec l'ordre du jour suivant: Démission du président du C.-D.»